

Par  
ROBERT MAGGIORI

Loin est le temps où il interprétait l'apôtre Philippe dans l'*Évangile selon saint Matthieu* de Pasolini. Né à Rome, il avait alors 22 ans, et faisait ses études de droit, achevées l'année suivante, en 1965, par une thèse sur la pensée politique de Simone Weil. Aujourd'hui, Giorgio Agamben est l'un des plus importants philosophes en activité. Avant d'étudier la linguistique et la culture médiévale, il était passé de la jurisprudence à la philosophie, de façon peu banale : en écoutant Martin Heidegger, qui, invité par René Char, donnait au Thor, en Provence, ses séminaires sur Héraclite et Hegel, en 1966 et 1968. Pour son premier grand livre, *Stanze: parole et fantasma dans la culture occidentale*, Agamben travaille au Warburg Institute de Londres, puis enseigne à Paris, au Collège international de philosophie, à l'université de Haute Bretagne, à la New York University, est professeur d'esthétique à Macerata et Vérone, *visiting professor* à la Heinrich-Heine Universität de Düsseldorf et à l'European Graduate School de Saas-Fee (Suisse), enfin professeur de philosophie théorique à l'Institut d'architecture de Venise. Son œuvre, de près de cinquante ouvrages – dont le foyer d'irradiation est constitué par les neuf tomes de *Homo sacer* (enquête généalogique sur les catégories du droit et de la théologie judéo-chrétienne, racines de la philosophie politique moderne, qui a coûté à Agamben vingt ans de travail) – est traduite en une vingtaine de langues, et est aussi influente en Europe qu'aux États-Unis.

EXISTENCE NUE

D'une telle œuvre, il est impossible de «faire le tour». D'une part parce qu'elle introduit dans la réflexion contemporaine des catégories inédites, exigeant chacune une contextualisation : vie nue, forme de vie, puissance destituante, ban (à la fois bannissement, comme dans «banlieue»), et bannière, enseigné du souverain), pauvreté, camp, usage, désœuvrement, exil, puissance, état d'exception, etc. Ensuite parce qu'elle ne se développe pas selon une ligne régulière, ni chronologique ni thématique. Elle parcourt de façon récursive des «strates» de pensée, ou analyse des «prélèvements» qu'Agamben, en un style sophistiqué et captivant, sait mettre en correspondance, bien qu'ils appartiennent à des champs différents ou aient des origines conceptuelles diverses : l'esthétique, la linguistique, le monachisme médiéval, la littérature midrachique, les textes de la tradition chrétienne, le droit grec et romain, le messianisme, la littérature et la poésie (Dante, Kafka, Pessoa, Melville...), l'ontologie, l'éthique, la théologie, l'iconologie d'Aby Warburg, la métaphysique d'Aristote, Platon, les Pères de l'Église, Carl Schmitt, Heidegger, Jacob Taubes, Kojève, Foucault ou Walter Benjamin (dont Agamben a publié en Italie la première édition des *Œuvres complètes*, après avoir retrouvé nombre de textes inédits, qui étaient cachés dans les papiers de Georges Bataille conservés à la BnF). Se dévoile ainsi une entreprise d'envergure : celle d'une archéologie de la politique et de

# Agamben, la vie prend formes

Nouvelles publications du philosophe italien, dans lesquelles il revient sur la question de l'œuvre d'art et sur la nature de la philosophie.

l'ontologie. A partir de la figure de l'*homo sacer* (l'homme qu'on peut tuer sans qu'il y ait homicide, selon le droit archaïque, mais qu'on ne peut pas mettre à mort selon les rites sacrificiels, donc l'homme privé de tout droit tant humain que divin, réduit à une *zoé*, une existence nue, purement biologique, celle des réfugiés, des déportés ou des bannis), et dans le but de dévoiler l'*arcanum imperii* (secret du pouvoir) de la politique de l'Occident, Agamben déconstruit en effet, d'Aristote à Auschwitz, le rapport liant vie nue et pouvoir souverain, et, dans le sillage de Foucault, défait la «prise» de la vie par la biopolitique. Il arrive ainsi, dans le dernier volume de *Homo sacer - l'Usage des corps*, 2014 – à esquisser une voie possible pour une forme de vie soustraite au biopouvoir, conciliant *zoé*, la vie nue, et *bios*, la façon de vivre, politique, culturelle, sociale, propre à un individu ou un groupe, et ouvrant, entre violence et droit, un espace à un agir vraiment humain. D'Agamben, paraissent aujourd'hui plusieurs ouvrages : des reprises, comme *Profanations* ou *Nudités* (Rivages poche), et deux nouvelles traductions : *Création et Anarchie: l'œuvre à l'âge de la religion capitaliste*, et *Qu'est-ce que*

la philosophie? Aucun évidemment ne «résume» sa pensée, parfois intimidante. Mais on peut, par eux, avoir une idée de sa méthode et de sa façon «archéologique» de faire de la philosophie.

«MACHINE ARTISTIQUE»

Le principe qui guide les réflexions sur l'œuvre d'art contenues dans *Création et Anarchie* est en effet que l'*«archéologie constitue la seule voie d'accès au présent»*. Du moins «pour nous, les Européens». Car si quelque chose existe qui porte le nom d'Europe, ce nom, ni politique ni religieux, n'a de sens que rapporté à cette spécificité de l'homme européen de n'*«accéder à sa vérité»* qu'en «régulant ses comptes avec sa propre histoire». Si l'Europe traverse une crise, celle-ci n'est guère économique, mais est une «*crise du rapport au passé»*. Dès lors, si l'art est devenu «une figure – peut-être la figure – éminente de ce passé», une archéologie de l'œuvre d'art s'impose. Mais quel est l'élément décisif : œuvre ou art? Agamben se rend d'abord en Grèce classique, où «*l'artiste, comme tout autre artisan, est classé parmi les technitai, c'est-à-dire parmi*

*ceux qui, pratiquant une technique, produisent des choses»*, et où «*l'activité productrice réside dans l'œuvre et non dans l'artiste qui l'a produite*», en ce sens que l'artiste (contrairement au philosophe), est «*un être qui a sa fin, son telos, hors de lui, dans l'œuvre»*. En jouant sur les notions aristotéliennes d'*ergon* (œuvre, travail), de *dynamis* (puissance), d'*energeia* (acte, activité productive), d'*entelecheia* (le fait de se posséder dans sa propre fin), il montre que l'œuvre et l'activité créatrice sont complémentaires et, «*avec l'artiste comme moyen terme»*, forment la «*machine artistique*» de la modernité. Il se déplace ensuite en Rhénanie, où un «*moine obscur*», Odo Casel, publie en 1923, *la Liturgie comme célébration du mystère*, manifeste «*de ce qu'on définira plus tard comme le Mouvement liturgique»*. Grâce à cette référence, Agamben établit alors que le christianisme, plus qu'une religion ou une confession, est un «*mystère»*, à savoir «*une actio liturgique, une performance, dont les acteurs sont le Christ et son corps mystique, c'est-à-dire l'Église»*, une action «*performative»*, qui n'est ni une «*représentation*» ni une «*commémoration*» mais «*agit ex opere operato, c'est-à-dire par le fait*



Giorgio Agamben,  
en 2018.  
PHOTO LEONARDO  
CENDAMO LEMMAGE

même d'être accomplie à tel moment et en tel lieu, indépendamment des qualités morales du célébrant».

#### «EXPÉRIENCE DE LA MUSE»

Y aurait-il alors «quelque chose de plus qu'une simple analogie» entre l'«action sacrée de la liturgie» et la «praxis des avant-gardes artistiques comme de l'art dit contemporain»? Un dernier voyage à New York, «aux environs de l'année 1916», sert à Agamben pour montrer comment Marcel Duchamp va «faire exploser ou au moins désactiver la machine œuvre-artiste-opération», puisque le *ready made* qu'il invente ne vient à la présence «ni dans l'ergon ni dans l'énergie, mais seulement dans le musée», ni dans l'œuvre (qui est un «objet quelconque produit industriellement»), ni dans l'artiste («celui qui signe l'urnoir d'un faux nom ironique n'agit pas comme artiste, mais, disons, comme philosophe ou critique»). Que faire, une fois la «machine artistique» justement abandonnée à son sort? Eh bien, abandonner aussi l'idée qu'il y aurait «quelque chose comme une activité humaine souveraine qui, par l'entremise d'un sujet, se réalise dans une œuvre ou dans une énergie qui ti-

### Le principe qui guide les réflexions sur l'œuvre d'art contenues dans «Création et Anarchie» est que l'«archéologie constitue la seule voie d'accès au présent».

rent d'elle leur valeur incomparable». Ce qui veut dire, conclut Agamben, que, «de même que le poète et le peintre, le menuisier, le sève-lier, le flûtiste et enfin tout homme, ne sont pas les titulaires transcendants d'une capacité d'agir ou de produire des œuvres: ils sont plutôt des vivants qui, dans l'usage, et seulement dans l'usage, de leurs membres comme du monde qui les entoure, font l'expérience de soi et se constituent comme forme de vies». Au vu des textes qui le composent — «Experimentum vocis», «Sur le concept d'exigence», «Sur le dicible et l'idée», «Sur l'écriture des

préambules» et, en appendice, «La musique suprême. Musique et politique» — on ne devine pas que le volume publié en Italie en 2016 (après *Homo sacer*, donc) réponde à la question de son titre: *Qu'est-ce que la philosophie?*, posée telle quelle aussi bien par Heidegger, en 1956, que par Deleuze et Guattari en 1991. Il faudrait encore bien des pages pour expliquer la façon dont Agamben y répond, en concentrant son attention, via les filtres de Platon, Aristote, Boèce ou Guillaume d'Ockham, sur l'«entrelacs de l'être et du langage», et en confiant à la philosophie la tâche de se mesurer au *dicible*, en tant que catégorie non pas linguistique mais ontologique. Pas plus que l'Idée platonicienne ne renvoie, contrairement à ce qu'on dit d'habitude, à un monde «hyperuranien», séparé du devenir, la parole philosophique n'a vocation à chercher un «lieu» d'où jaillirait une pensée capable de traduire les choses, encore moins la chose: elle ne désigne que la nature impropre, inadéquate, tremblante, du langage lui-même. En cela, elle a à voir avec la musique. Si par cela-ci on entend en effet l'«expérience de la Muse», l'expérience «de l'origine et de l'avoir-lieu de la parole», alors «dans une société don-

née et à un moment donné, la musique exprime et gouverne la relation que les hommes ont avec l'événement de la parole — cet «archi-événement» que constitue l'homme comme être parlant, et qui «ne peut être dit à l'intérieur du langage». Aussi l'«état de la musique» réfléchit-il tant l'état du langage (à un langage-bavardage, un langage qui croit pouvoir tout dire, «sans marge ni frontière», correspond «une musique qui n'est plus musicalement accordée») que la «condition politique» d'une société. On le voit, Giorgio Agamben ne s'éloigne pas de l'archéologie de la politique: «La mauvaise musique qui envahit aujourd'hui est inséparable de la mauvaise politique qui les gouverne». Et la philosophie? Eh bien, elle doit être «réforme de la musique». ◀

#### GIORGIO AGAMBEN

##### CRÉATION ET ANARCHIE

Traduit de l'italien par Joël Gayraud.  
Rivages, 142 pp., 14 €.

##### QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?

Traduit par Martin Rueff.  
Gallilée, 200 pp., 21 €.